
Jean-Louis MASSOURRE, *Le gascon, les mots et le système*

Dominique Billy



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rlr/2716>
DOI : 10.4000/rlr.2716
ISSN : 2391-114X

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 21 avril 2015
ISSN : 0223-3711

Référence électronique

Dominique Billy, « Jean-Louis MASSOURRE, *Le gascon, les mots et le système* », *Revue des langues romanes* [En ligne], Tome CXIX N°1 | 2015, mis en ligne le 18 mars 2020, consulté le 15 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rlr/2716> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rlr.2716>

Ce document a été généré automatiquement le 15 mai 2021.



La *Revue des langues romanes* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Jean-Louis MASSOURRE, *Le gascon, les mots et le système*

Dominique Billy

RÉFÉRENCE

Jean-Louis MASSOURRE, *Le gascon, les mots et le système*. Paris : Champion, 2012 (« Lexica. Mots et Dictionnaires », 21), 419 p.

- 1 L'auteur donne ici un modèle de description de la langue intégrant la question de la variation linguistique, l'exposé des faits s'appuyant largement sur la cartographie : les utilisateurs de la *Grammaire istorique* de Ronjat qui auront cet ouvrage en main percevront immédiatement l'apport de cette approche en imaginant tout le profit que cette vieille somme de la linguistique occitane aurait pu gagner en lisibilité comme en compréhension en fournissant des cartes de synthèse. L'auteur reprend la description du gascon là où G. Rohls l'avait laissée en 1935, en ouvrant largement les portes aux données de l'*Atlas linguistique et ethnographique de la Gascogne*, plus un fonds documentaire, d'importance au demeurant mineure, que son maître J. Allières, qui envisageait la rédaction d'un "manuel de gascon", avait laissé à sa disparition. L'ouvrage s'ouvre sur un solide chapitre d'introduction bien documenté dans lequel sont présentées les spécificités et les limites du gascon qu'il considère comme individualisé dès le V^e siècle (proto-gascon), soit bien avant l'occitan ; le concept séguinien de gasconité lui permet d'affiner la question des limites du domaine, avec une liste détaillée des points d'atlas concernés, où se trouve considérablement élargi le domaine que Rohls identifiait en privilégiant les hautes vallées : l'abandon de cette référence orographique dans le développement de la langue se justifie avec la prise en compte de la composante hydrographique pour laquelle J.-L. Massourre donne une illustration convaincante à partir de l'examen de quelques spécificités toponymiques [39-47]. Les chapitres suivants sont consacrés à la phonétique et à la phonologie ; à la morphologie nominale et pronominale et aux invariables ; à la morphologie verbale, à la syntaxe et au lexique, tous parfaitement documentés : il ne s'agit en rien d'un traité

du gascon, fût-il grand, encore moins d'un précis, mais bien d'une étude systématique qui fait la synthèse de nos connaissances sur le sujet, où l'auteur témoigne d'une parfaite maîtrise de la bibliographie la plus ancienne comme de la plus récente, avec des listes détaillées et précises, le commentaire étant enrichi de cartes de synthèse qui permettent de préciser divers points¹. L'auteur n'omet pas de mettre à l'occasion en perspective les solutions gasconnes en rapport avec les langues périphériques, catalan, languedocien, aragonais, aranais, voire basque, comme dans le rapprochement des articles pyrénéen et aragonais [167-169] : cette approche comparatiste enrichit ainsi l'analyse détaillée des différents éléments constitutifs du gascon. L'étude du lexique témoigne naturellement aussi de cette ouverture du fait des contacts linguistiques constitutifs du substrat comme des adstrats, avec un examen bien illustré des sources pré-romanes, euskariennes, celtiques, latines et germaniques ; une contextualisation du lexique gascon dans son environnement géolinguistique ; un inventaire détaillé des suffixes de dérivation complété d'un "aperçu" particulièrement riche de la dérivation préfixale et suffixale dans le parler de Barège ; une présentation plus succincte des emprunts au castillan et à l'aragonais.

- 2 Le dernier chapitre s'ouvre à l'actualité du gascon², et s'intéresse à l'avenir de la langue, avec tout d'abord la question de sa pérennité liée à la rupture de la transmission familiale telle qu'elle apparaît dans l'enquête INSEE de 1999, limitée à l'Aquitaine (mais étendue à l'occitan périgourdin). L'auteur n'évade pas la question de la dénomination parasitée par le militantisme, revenant sur l'antériorité du gascon dans la constitution de ses traits définitoires et s'interrogeant sur la possibilité d'une évolution par paliers qui aurait progressivement conduit, sinon à la constitution objective d'une langue spécifique, du moins à l'affirmation d'une identité gasconne. C'est naturellement au Moyen Âge que le statut de la langue se pose, son identité se trouvant clairement affirmée dès le XIII^e siècle dans des textes lyriques plurilingues³ et le *Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle* d'Aimeri Picaud. L'histoire du panoccitanisme, qui a longtemps orienté la conceptualisation du gascon comme composante d'un espace "supradialectal" commun aux parlers d'oc, est bien résumée, de même que l'élaboration de normes orthographiques qui est allée dans ce sens, d'Alibert à l'I.E.O. On regrette que ne soit pas traitée frontalement, dans une approche descriptive, la question des normes régionales, avec l'élaboration d'une graphie classique spécifique au gascon, telle qu'elle apparaît, p.ex., dans telle citation de la *Grammatica de l'occitan gascon contemporanèu* [346]. On n'en trouvera pas moins des remarques pertinentes sur la recherche inconsciente, chez les auteurs de ladite grammaire, d'une certaine convergence linguistique dans l'occultation de traits aussi spécifiques que le *que* énonciatif à l'origine controversée, auquel l'auteur consacre par ailleurs d'excellentes pages dans la partie syntaxique [281-296]. On n'en eût pas moins aimé que le "tableau comparatif" de la graphie moderne héritée du félibrisme gascon et de la graphie classique [350-351] fût organisé sur la base des oppositions graphématiques que peuvent illustrer les formes mises en comparaison (selon un ordre alphabétique parfois bousculé). La graphie classique méritait également quelques commentaires sur la manière dont elle rend bien compte de certaines spécificités (F > h ; L final > w ; -N- > Ø...) alors que d'autres s'y trouvent ignorées (V > b, -N > Ø ; -R > Ø ...) ; ou encore sur la question de l'origine et de l'emploi des graphèmes spécifiques (<ç>, <sh>, <th>). Nous comprenons au demeurant que l'auteur se soit davantage intéressé à la langue, avant tout définie dans son oralité, qu'à la question de l'écriture, ce qui apparaît à l'occasion

dans certains flottements : ainsi, si *jendre*, ‘gendre’ (p. 382) se trouve bien p. 73, 77 et 146, c’est sous la forme *gendre* (voir aussi *jelar*, ‘geler’).

- 3 Cet ouvrage ambitieux, dont la partie descriptive, particulièrement méticuleuse et complète, permet d’appréhender enfin le gascon dans toute son étendue et sa diversité, se trouve naturellement doté des index détaillés indispensables à sa consultation : index des étymons latins cités ; index lexical des mots cités (mots gascons, celtiques, aragonais, catalans, espagnols, basques, germaniques) ; index des auteurs cités ; table des cartes ; table du vol. VI de l’ALGc organisé en phonétique diachronique (voyelles, consonnes), phonologie (id.), systèmes phonologiques (voyelles toniques, prétoniques, posttoniques, initiales, intérieures, finales), avec pour terminer une ample bibliographie.
- 4 On pourrait discuter bien des points de l’exposition des données linguistiques : l’ouvrage y invite nécessairement, tant il stimule la réflexion par l’ampleur des données prises en compte, la précision des analyses et l’apport critique personnel de l’auteur dans l’exposé des faits et des théories comme dans leur discussion. Nous nous contenterons ici de quelques remarques sur diverses imperfections, que nous avouons avoir quelque scrupule à relever si ce n’est que le genre même du compte rendu critique nous y incite. P. 18 : <j> aurait la valeur [j] ou [I] à l’initiale, [I] ailleurs, mais on peut constater qu’il note également un yod à l’intervocalique (voir ainsi dans l’index s.v. *bascòja*, *landurejar*, *locejar*, *meja*, *mejà*) et après <d> (*lòdja*, *ludjè*) ; il aurait en outre fallu préciser que <i> peut également noter un yod (*baçia*, *baçiot*, *fiar*, *fièr*, *garia*, *maitiada*). — P. 159 : à moins de se référer explicitement à une norme, il est difficile d’affirmer que BONAM a donné « bona [IlbunIl] » alors que le paragraphe suivant précise justement que le féminin « se forme par l’adjonction de [a] [Il] [Il] à la forme du masculin » ; on remarquera en outre qu’il manque ici l’indication de la répartition de ces formes dans le domaine gascon : une comparaison avec la distribution des voyelles finales atones p. 103 aurait été instructive⁴. — L’aboutissement de -V- à une bilabiale [b] a pu connaître un affaiblissement en [w] qui n’est pas explicité [114-116] : il faut se reporter à la carte p. 114 pour l’identifier et en cerner plus ou moins l’extension (approximativement région de Dému, Lavardens, Montaut, Biran). — On notera que, dans l’“essai de diachronie” où sont réunies diverses remarques relatives aux modes impersonnels et aux principaux temps, le paragraphe consacré au prétérit et à ses dérivés concerne en fait la seule dimension aérologique [256-257]. — La présentation d’un choix de paradigmes verbaux illustrant la variation morphologique en onze points d’atlas dispersés sur l’ensemble du domaine aurait beaucoup gagné à être organisée de façon comparative sous forme de tableaux, avec en lignes, par exemple, les onze points d’atlas considérés et les six personnes en colonnes pour chaque verbe considéré : chaque point d’atlas fait au contraire l’objet d’un sous-paragraphe distinct réunissant les quatre verbes témoins des quatre classes de la conjugaison latine, où sont données en listes continues sur une même ligne les formes des six personnes, temps après temps pour un même verbe, ce qui complique sérieusement l’appréhension globale des données et ne permet pas de rendre compte des différences systémiques [258-273] — P. 383 : si LĚVEM (p. 368) est bien traité aux p. 71-73 (sous la forme LEVE⁵), on ne peut en dire autant pour *leugèr*/*ludjèr* qui lui sont à tort rattachés dans l’index où ils figurent également sous le bon étymon *LEVIARUM [368] (voir aussi l’entrée à *ludjè* p. 383), d’autant que le paragraphe concerné traite de la diphtongaison de Ě conditionnée par Ů (mais voir l’entrée *leugèr* qui est accompagnée de cette variante) : faut-il donc corriger en *leudjè* ? La forme non diphtonguée est cependant bien mentionnée (sans

transcription) pour la Gironde [71] contrairement aux Landes, aux Pyrénées-Atlantiques, Hautes-Pyrénées, Ouest de la Haute-Garonne, Couserans et Val d'Aran [72-73], et la carte (comme la logique) montre que le reste du domaine ne connaît pas la diphtongaison pour LÈVEM. On remarquera au passage que le sous-chapitre consacré aux palatalisations [143-148] ne semble pas faire place à l'évolution du groupe *w + j* > [ð], comme dans *l(e)udjè*.

- 5 L'ampleur des données traitées multiplie naturellement les occasions d'erreurs mineures, ici peu fréquentes et aisément corrigibles. La notation du <i> et du <u> diphtongal, en principe rendue par les symboles phonétiques [ĩ] et [ũ] respectivement (en italique), voit parfois la cupule disparaître (voir p. 129 l'issue de FRATREM ; p. 256 la désinence du prétérit en domaine girondin ; p. 375 la notation de *audi-se* ; p. 378 celle de *cèu*, *cue(i)sha* ; p. 379 celle de *escauhar*). — P. 59 : dans la citation d'Allières, on se serait attendu à des formes en *h-* au lieu de *fuòc*, *fioc*, *fuec* (il faudrait donc un *sic*). — P. 118, on lira *jens*, non *jende* (deux lignes avant la fin). — P. 374, corriger la transcription phonétique fautive du <g> d'*argen*. P. 376, on ajoutera *bedosh* (p. 126 ; cf. *bedoth*) ; on rectifiera *besiau* en *besiáu* et la notation phonétique de *bistòrse* (un *r* de trop) ; *bueu* aurait dû faire l'objet d'une entrée (cf. *bo*). — P. 377 : il faut réunir les deux entrées *caucar* 'chausser' et 'chausser un végétal' (séparées de *caucar*, 'saillie du coq'). — P. 378 : supprimer le *u* de *demouret*. — P. 380 : corriger la transcription fautive du <i> de *glèisa*.

NOTES

1. L'auteur n'a pas pu semble-t-il profiter de toutes les facilités que peuvent offrir les logiciels de cartographie spécialisés comme cela apparaît dans le légendage qui nécessite une explicitation des symboles (« ligne en tirets », « tressage », « points », « ligne en fin/ gros pointillé », « trait plein », « points noirs », « rectangle », « rectangle incliné », « triangle », « cercle »). Les traits de la carte de la p. 93 sont "floutés" (la comparaison avec la carte précédente est à cet égard éloquente). Les traits considérés figurent parfois dans un corps disproportionné (p. 136), avec parfois en fond des rectangles qui oblitérent par trop l'arrière-plan du fond de carte (voir p. 94, 114 ; comparer avec p. 126). Les taches noires des p. 130, 132 et 134 ont un effet visuel désagréable. La provenance de ces cartes, parfois remplies manuellement, ne semble nulle part identifiée. On aurait parfois aimé davantage de précision. Ainsi p. 61, les désignations en légende « Sud Sud-Ouest », « Nord-Est » de la ligne en gros pointillés sont bien vagues, là où un aménagement adéquat de la carte elle-même s'imposait. P. 94, la distribution des issues de *Ō* fermé tonique, *Û* + yod n'est pas des plus claires ; voir aussi la carte p. 114 où la distribution de [w] vs [b] à l'intervocalique n'est pas délimitée, ainsi que celles des p. 136, 195, 197.

2. On rectifiera dans la table des matières VII au lieu de IX [418].

3. Il y aurait eu ici d'autres références à donner que celle au manuscrit confidentiel de F. Viellard dont l'auteur fait état [339, n. 18], de P. Bec, « Note philologique sur la *cobla* gasconne du "descort plurilingue" de Raimbaut de Vaqueiras », *Medioevo Romanzo*, 12 (1987), p. 275-288 (réimpr. dans Id., *Écrits sur les troubadours et la lyrique médiévale*, Caen, 1992, p. 41-54 ; à R. M. Medina Granda, « "No'm sofranhera hiera" (Raimbaut de Vaqueiras, descort plurilingüe, IV, 8) : propuesta de

reanálisi de *hiera* », dans *Corona Spicea. In Memoriam Cristóbal Rodríguez Alonso*, Oviedo, 1999, p. 601-618.

4. Les § 1.4.1 et § 1.4.2 font chacun place à un unique sous-paragraphe, § 1.4.1.1 et § 1.4.2.1, numéros qui auraient dû être supprimés comme c'est le cas dans la table des matières).

5. Les issues de LĚVE et EBULU ne sont curieusement pas données, contrairement à celle de *NEVE, mais ce genre d'oubli se retrouve ailleurs : voir ainsi les issues de LECTU, PECTU, *IMPECTU, SEX, etc. p. 69-71, à l'exception du landais *lit* qui est omis dans l'index, où figurent par contre *lhet / lhéit* – pour lesquels on trouve bien un renvoi aux pages en question (plus 68, à tort) [382] –, ainsi que *sies* [387], p. ex.